PREMIÈRE ANNÉE. N° 5. MAI 1875.

L'HOMŒOPATHE

DES FAMILLES ET DES MÉDECINS

REVUE CONSACRÉE A LA PROPAGATION DE L'HOMŒOPATHIE PARMI LES MÉDECINS, LES VÉTÉRINAIRES ET TOUS LES AMIS DU PROGRÈS ET MÉDECINE.

Publiée par Adrien PELADAN fils

Médecin consultant, Membre de l'Académie royale homœopathique de Palerme, de la Société hahnemannienne fédérative et de plusieurs autres Sociétés savantes.

> Notre art, pour réussir, ne demande pas des appuis politiques, des titres, des cordons, des rubans; au milieu des mauvaises herbes qui poussent de tous côtés autour de lui, il croît lentement, inaperçu; le gland se fait chêne; déjà les cimes de l'arbre grandissent, s'élèvent au dessus des ronces et des épines; les épines s'enfoncent profondément dans la terre et se fortifient par des progrès insensibles, mais sûrs; avec le temps il deviendra le chêne sacré, le chêne de Dieu! Il étendra ses bras immenses vers toutes les zones, inébranlable au milieu des tempêtes: l'humanité, qui a souffert jusqu'ici tant de maux et de douleurs, se reposera sous son ombrage bienfaisant. (HAHNEMANN.)

NIMES

BUREAU DE L'HOMŒOPATHE DES FAMILLES

10, RUE DE LA VIERGE, 10.

L'*Homœopathe des Familles* paraît le dernier jour de chaque mois, par livraison in-8° de deux feuilles.

Le prix de l'abonnement d'un an est de 6 francs pour la France, et de 8 francs pour l'étranger.

On s'abonne en adressant un mandat-poste au rédacteur du journal. L'existence de cette publication est assurée par un grand nombre de souscripteurs de France, de Belgique, de Suisse et d'Allemagne.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration, à M. Adrien PELADAN fils, au bureau du journal rue de la Vierge, 10, à Nimes (Gard). Les journaux en échange doivent porter la même adresse.

Les personnes qui désireraient connaître les livres les plus propres à les initier rapidement à l'homœopathie, n'ont qu'à envoyer une lettre affranchie et contenant un timbre-poste au rédacteur de l'*Homœopathe des Familles :* ils recevront promptement tous les renseignements qu'ils auront demandés.

Une livraison d'essai sera envoyée gratuitement à toutes les personnes qui en feront la demande.

Prix de la livraison : 50 cent. pour la France ; 60 cent. pour l'étranger.

La revue rendra compte de tout livre intéressant la médecine dont elle aura reçu un exemplaire, quelle que soit la date de l'ouvrage.

Cette publication étant éminemment une œuvre de propagande et de bienfaisance, on est prié de la communiquer.

PREMIÈRE ANNÉE. N° 5. MAI 1875

L'HOMŒOPATHE

DES FAMILLES ET DES MÉDECINS.

Polarité thérapeutique.

—

C'est surtout dans l'étude des médicaments que la polarité fournit des remarques utiles, puisque l'art de guérir est le but de toutes les sciences médicales. Dans notre conviction même, les preuves les plus nombreuses et les plus décisives de toutes les comparaisons tirées de la triple dualité de l'organisme humain se trouvent dans les effets pathogéniques des substances médicamenteuses ou toxiques. Cependant, nous n'attirerons aujourd'hui l'attention que sur un petit nombre de substances, car pour le moment, nous ne voulons citer que les faits reconnus par toutes les écoles dissidentes qui se disputent encore sur les principes fondamentaux de l'art de guérir.

Voyez quelle analogie d'action a la cantharide sur les voies urinaires et les voies aériennes, où elle produit également des fausses membranes, et sur les séreuses thoracique et abdominale, ce qui lui permet de produire d'inconstables effets curatifs sur la péritonite et la pleurésie.

Rien n'est plus connu que l'action élective de l'iode sur le corps thyroïde, dont il guérit l'hypertrophie, vulgairement appelée *goître*, et sur les ovaires, dont il a guéri plusieurs fois les kystes.

Comme médicament agissant sur la vessie et la trachée, sur

les reins et les poumons, on peut citer la scille, un des plus puissants diurétiques et qui jouit en même temps d'une action expectorante incontestable.

Les balsamiques, l'eau de goudron, la térébenthine, etc., réussissent particulièrement dans la bronchorrhée mucoso-purulente des vieillards, dans diverses variétés de catarrhes pulmonaires chroniques ; mais la térébenthine agit aussi sur les reins dans le catarrhe de vessie, et Trousseau l'a conseillé avec avantage dans la chylurie (urines grasses ou laiteuses).

On connaît l'action du cubèbe sur l'urètre dans la blennorhagie, et ses effets sur la trachée ont attiré l'attention des médecins. Il est à remarquer que la plupart des remèdes de la blennorrhagie ont été employés avec succès pour certaines angines et d'autres maladies des voies aériennes.

En général, les agents qui ont une action marquée comme anaphrodisiaques sont en même temps sédatifs des voies aériennes, exemple : le bromure de potassium. Réciproquement, tout agent qui enflamme l'appareil génito-urinaire enflamme l'appareil respiratoire, exemple : la cantharide.

Le brome a une action élective toute particulière sur le voile du palais, le pharynx, le larynx, etc. Elle a été démontrée par les travaux de Lembke, Glower et Kusmann. D'après les expériences du Dr Huette (*Bullet. de therap. du Midi*, 1850, p. 50), le bromure de potassium, pris intérieurement à haute dose, amène une insensibilité profonde de toute cette région, laquelle persiste pendant toute la durée du traitement. On sait que la même substance détermine une sorte d'anesthésie de l'appareil génito-urinaire. Il résulte de ces faits que le même agent sert à produire l'anesthésie du pharynx ou celle de l'urètre pour faciliter la laryngoscopie ou le catéthérisme.

Ces faits ne peuvent être niés par aucun médecin. Quand je traiterai désormais la même question, je puiserai, dans les pathogénies de l'école homœopathiste, des milliers de preuves non mises en lumières jusqu'à présent, de cette grande loi si utile : Tout médicament agit d'une façon analogue sur les organes

homœologues du pôle cranien et du pôle coccygien, du côté droit et du côté gauche, de la face dorsale et de la face ventrale, mais en agissant cependant sur un côté du corps plus que sur les autres. Le côté le plus fortement modifié par un médicament n'est pas toujours celui par lequel il commence son action. Le même remède peut même commencer son action, sur le même sujet, tantôt par un pôle, tantôt par un autre, etc. Ainsi, chez une femme affectée à l'utérus et au larynx, organes homœologues, une dose de *sepia* ira tantôt soulager le larynx quand on voudrait guérir la matrice, tantôt guérir la matrice quand on voudrait soulager le larynx. Comme exemple, voici ce que m'a écrit une femme très-instruite et qui sait bien observer, après avoir lu mon premier numéro :

« Jugez si votre journal a ma sympathie. Il vient de me donner la clef d'une observation pathologique que j'avais faite sans pouvoir m'en rendre compte. Je suis sujette à une lassitude d'esprit qui provient de l'utérus et à une démangeaison du larynx qui m'incommode la nuit. La *sepia* m'est bonne dans les deux cas ; seulement elle est capricieuse d'effet et agit souvent dans un sens que je ne cherche pas. Je sais pourquoi maintenant. »

Toutes ces idées demandent des explications bien probantes et des observations nombreuses ; mais il est impossible de tout dire à la fois dans une revue mensuelle.

Deux observations de Bœnninghaüsen.

—

Le *vade-mecum* le plus indispensable de l'homœopathe est le fameux *manuel* de Bœnninghaüsen (*Therapeutische taschenbuch*). Tous les praticiens consciencieux l'ont sans cesse sous la main. *C'est avoir profité que de savoir s'y plaire !* Celui qui le comprendrait bien serait plus fort que l'auteur lui-même, qui n'a pas même soupçonné certaines lois dont il a rassemblé les preuves. Il en est ainsi pour l'homœologie bipo-

laire. Comparez l'articulation du *coude* (677) et celle du *genou* (699), vous constaterez que, sauf quelques omissions, les mêmes médicaments agissent similairement sur ces deux articulations homœologues.

Voici deux observations tirées de la préface que B. a mise à son livre. On y voit un choix du remède basé sur l'ensemble des symptômes, avec les indications de *puls.*, *chin.* et *valer.* dans les douleurs rhumatismales, et un autre choix dicté par un symptôme unique. La traduction suivante est inédite. Elle a été faite très-librement, avec des répétitions et même des paraphrases pour rendre dans tous ses détails la pensée du *Mezzofanti* de l'homœopathie :

Quant à l'usage de ce Manuel au lit des malades, un point important est de savoir si celui qui s'en sert est encore un commençant ou s'il a déjà des connaissances en homœopathie et de la pratique. Celui qui ne sait absolument rien est sans doute obligé de parcourir le livre d'un bout à l'autre sans en passer une seule page. Plus il apprend, moins il a besoin de chercher, et finalement, il lui suffit de recourir à sa mémoire. Un exemple me fera mieux comprendre. Voici un cas que j'eus à traiter au début de ma pratique, pour lequel le choix du remède indiqué n'était vraiment pas difficile et paraissait même de prime abord fort aisé et qui cependant pouvait être manqué par défaut d'attention et de recherches. Cette histoire pourra servir en outre à beaucoup de commençants pour évaluer eux-mêmes la mesure de leur savoir.

E. N., de L., homme d'une cinquantaine d'années, d'un teint fleuri, un peu animé, presque trop haut en couleur ; d'une humeur gaie, mais d'une constitution irritable et sujet à des accès de colère dans la violence des accès, et à un état d'excitation nerveuse, par suite du mal dont il est atteint.

Il souffre depuis deux mois environ (à la suite de la répercussion d'une douleur soi-disant rhumatismale de l'orbite droit par des applications externes dont je ne pus savoir la nature), d'une très-vive douleur d'une espèce particulière à la jambe droite

qui occupe tout le paquet musculaire du mollet, depuis le creux poplité jusqu'au talon, sans attaquer toutefois les articulations du genou ni du pied. Il décrit ce mal comme un déchirement saccadé, pressif, comme un tiraillement excessivement douloureux et tressaillant, fréquemment interrompu par des élancements qui se dirigent de l'intérieur vers l'extérieur.

Le matin, la douleur est en général plus supportable et se transforme en une sensation de pression sourde ou de douleur sourdement fouillante et de douleur de brisure (courbature) ou de meurtrissure. Les douleurs s'exacerbent vers le soir et pendant le repos, surtout après un mouvement, assis et debout, et surtout lorsqu'il se repose pendant une promenade faite en plein air. Pendant la marche même, la douleur saute souvent tout-à-coup du mollet droit au bras gauche et devient tout-à-fait insupportable lorsque, mettant la main dans la poche ou dans son sein, il tient le bras tranquille ; au contraire, s'il le remue, la douleur est diminuée, soulagée, ou elle est renvoyée souvent tout-à-coup dans le mollet droit. Ce qui procure le plus de soulagement, c'est d'aller et de venir dans la chambre et le frictionnement de la partie souffrante. Les symptômes concomitants consistent en de l'insomnie avant minuit ; des accès fréquents, le soir, de chaleur fugace avec soif, sans prodromes de frissons ; un goût rebutant de graisse dans la bouche, avec une sensation de nausée dans la gorge et une douleur pressive presque constante à la partie inférieure du sternum et à l'épigastre, comme si quelque chose cherchait à sortir à travers les téguments.

En face d'un tableau si complet et si exact de la maladie, tout homœopathe exercé, tout praticien habile et connaissant bien les effets de ses médicaments, n'hésitera pas longtemps sur le choix du médicament salutaire et trouvera facilement à ces traits le remède indiqué, car l'ensemble des symptômes ne répond absolument qu'à un seul ; mais le débutant, au contraire, pourra errer longtemps dans ses recherches avant de porter son choix sur le remède vraiment homœopathique. Le commençant se verra forcé de chercher presque chaque symptôme, et ce ne sera

qu'après une longue exploration qu'il trouvera le médicament le plus convenable perdu au milieu de ses concurrents. Entre ces deux extrêmes de la science et de l'ignorance, il y a de nombreux degrés de demi-savoir qui nécessiteront une recherche plus ou moins longue (1).

L'on sait, par exemple, que les douleurs erratiques, passant rapidement d'une partie dans une autre, survenant surtout le soir, et s'exacerbant dans le repos ; que l'insomnie avant minuit, le goût rance dans la bouche et quelques autres des symptômes signalés appartiennent surtout à l'effet de *pulsatilla ;* mais il n'est point sûr de la concordance des autres phénomènes morbides avec les effets toxiques de ce médicament, et s'il veut procéder consciencieusement, il ne pourra s'éviter la peine de comparer aussi ces derniers. Or, il ne tardera pas à reconnaître que *pulsatilla* ne peut pas être dans le fait le véritable remède homœopathique, attendu que les symptômes de l'état du moral et plusieurs autres encore n'offrent aucune analogie ou sont mêmes contraires aux données pathogéniques de ce médicament.

Un autre a fixé son attention d'une manière plus spéciale sur le caractère particulier des douleurs, et il sait fort bien que le *China* a les douleurs comme de paralysie et de meurtrissure (brisure), ainsi que le tiraillement tressaillant, les sensations de serrement, de déchirement saccadé et les élancements ou douleurs lancinantes de dedans en dehors, et produit aussi des

(1) Un savant nosologiste a dit, dans l'*Art médical* (1867), que cette observation présentait un cas de rhumatisme, forme névralgique, variété à douleurs erratiques. Il est certain que B. aurait bien fait de ne pas dédaigner la détermination exacte de la maladie en question, car aucune science n'est inutile, mais au point de vue de la recherche, du médicament, cela ne lui aurait pas servi. Connaissant à fond les pathogénies, il appliquait le remède selon les caractérisques de chaque sujet. Supposez maintenant qu'un nosologiste ait posé le diagnostic précité, il consultera Hirschel, Jousset, etc., à l'article *rhumatisme*, il n'y verra pas même le nom de *Valeriana* et perdra son temps à donner des palliatifs au lieu du véritable *Simile* (A. P.).

douleurs sautant d'une partie dans une autre. Il croit être sûr, en outre, que d'autres symptômes, comme l'insomnie avant minuit, l'aggravation dans le repos, l'amélioration par le mouvement et les frictions, les chaleurs fugaces avec soif, sont de la sphère de ce médicament ; mais il ignore le rapport du reste des symptômes et lui aussi doit chercher. Alors il tombe bientôt, comme le précédent, sur des contradictions qui lui prouvent que *china* n'est pas le médicament convenable dans le cas donné.

Il ne viendra à la pensée ni de l'un ni de l'autre d'essayer sur le malade un médicament dont la vertu curative est si douteuse dans ce cas ; mais, comme de consciencieux médecins homœopathes, ils se remettront à chercher, à comparer, et, avec le secours de ce Manuel, ils arriveront sans grande peine à trouver le seul médicament vraiment homœopathique dans cette maladie.

Si un troisième est assez versé dans la connaissance de la pathogénie, il reconnaîtra de prime abord les contre-indications ou symptômes contradictoires de *puls.*, *chin.*, et d'autres médicaments concurrents, mais il pourra peut-être ne pas apercevoir assez bien les caractères qui doivent le déterminer à l'emploi de *Valeriana*, médicament rarement employé et qui répond aux principaux symptômes. Alors il est utile de recourir aux répertoires ou expositions et listes méthodiques des symptômes. On trouve ainsi facilement les traits caractéristiques qui manquaient pour fixer le choix. *Valeriana* étant en effet ici le remède homœopathique, si le médecin ne le connaît pas au point d'être bien sûr de son fait en l'administrant, il lui suffira de jeter un coup-d'œil rapide sur quelques symptômes douteux pour se convaincre que, de tous les moyens connus, celui-là est le plus efficace, ce que l'expérience a confirmé. En effet, j'administrai une seule dose extrêmement faible de *valériane* à haute puissance, quelques globules dissous dans plusieurs onces d'eau, et donnés à intervalles par cuillerées. Sous l'influence de ce remède, les douleurs disparurent radicalement au bout de trois jours, avec tous les malaises ou symptômes

accessoires. Il sera difficile à un demi-savant qui ne veut consulter que les sources, et qui méprise toute espèce de répertoires, de découvrir ce médicament rarement administré en pareil cas (1) ; tout au moins il lui faudra consacrer à cette recherche beaucoup de temps et de peine, qu'il pourrait plus utilement employer. Supposé même qu'il finisse par le découvrir, il hésitera en présence des doutes qui surgiront dans son esprit, et qu'il ne lui sera pas facile de résoudre, s'il n'a pas acquis quelque expérience, parce que la plupart des symptômes qui en indiquent l'emploi ont besoin d'être complétés plus ou moins par la caractéristique du remède, pour répondre exactement aux symptômes de la maladie.

Ce qu'il y a encore de bien plus difficile, sans le secours d'un répertoire, pour les homœopathes novices, c'est la guérison de maladies se manifestant par un petit nombre de symptômes auxquels répondent un grand nombre de médicaments. Par exemple, voici un fait qui prouve l'importance de cette spécialisation : Cette année (1845), il règne à Münster et dans les environs, parmi les enfants, une coqueluche maligne. Dans l'origine, elle ne présentait qu'exceptionnellement les phénomènes propres à *Drosera* et n'offrait jamais les indications connues des autres remèdes ordinairement employés pour la coqueluche. Cependant on observait dès l'abord, chez les enfants malades, une remarquable turgescence ou bouffissure et une tuméfaction, non pas tant de la face que du dessus des yeux, entre les paupières et les sourcils, où il se formait fréquemment une espèce de sac, « une poche » épaisse, symptôme qui n'a jamais été observé parmi ceux d'aucun médicament, si l'on en excepte *Kali carbonicum*, à qui ce phénomène appar-

(1) Voy. Pathogénésie de la Valériane, traduction par le docteur de Moor. *Revue de la matière médicale homœopathique*. Paris, 1842, vol. IV, p. 310. — Voyez aussi *Valeriana officinalis* dans les *Pathogénésies nouvelles* publiées par la *Bibliothèque homœopathique*, t. III, 1873, p. 128 (Trad. du Dr F. Chauvet).

tient exclusivement (Voy. sympt. 219). Cette substance (1) fut en effet le remède spécifique et le seul qui, au début de l'épidémie, réussit à guérir promptement et radicalement tous les cas de coqueluche. Ce ne fut que dans la dernière période de l'épidémie que cette maladie prit une autre forme caractérisée par l'apparition de sueurs froides au front et de vomissements pendant les accès de toux, symptômes qui exigeaient l'emploi de *veratrum album*. Ce remède fut alors le seul efficace. »

De la lumière colorée, de l'influence des rayons violets et du choix des verres colorés pour les lunettes.

—

L'absence de la lumière et son excès ont sur l'homme des effets différents que les hygiénistes ont étudiés. Il faut aussi tenir compte de la radiation chimique sur les êtres organisés. Son influence est très-puissante sur la nutrition et l'accroissement des êtres organisés ; elle joue un très-grand rôle dans la respiration, surtout dans les plantes. Les infusoires, etc., se développent rapidement lorsqu'ils sont soumis à l'action de la lumière, lentement quand la lumière est faible, et nullement dans l'obscurité. Il en est de même pour les œufs de grenouille. Ingenhouz, Morren, Sennebier, W. Edwards ont montré l'influence de la lumière solaire sur le développement des plantes et des animaux. Moleschott a reconnu que dans l'acte de la respiration, la quantité d'acide carbonique exhalé est d'autant plus considérable que la lumière sous laquelle sont placés les animaux en expérience est plus vive.

J. Béclard ayant mis des œufs de mouche sous des verres diversement colorés, a constaté que le développement se fait avec plus de rapidité sous les verres violets et les verres bleus; mais qu'elle s'opère très-lentement sous la lumière verte (*Comp.*

(1) Voy. Doctrine et traitement homœopathique des maladies chroniques de S. Hahnemann, trad. par le docteur Jourdan, deuxième édition française. Paris, 1846, vol. II, p. 338.

rend. de l'Acad. des sciences, t. XLVI, page 441, 1858).

L'influence de la lumière violette sur la croissance de la vigne, des porcs et des taureaux, a été signalée par M. Poey, de la Havane, lequel a fait connaître les expériences très-curieuses exécutées par le général américain Pleasonton (*Id.*, t. LXXIII, p. 1236, 1871). Des vignes plantées dans des serres encloses avec des verres violets avaient pris en moins d'un an un accroissement énorme, et, dès la seconde année, elles étaient couvertes de grappes. Des cochons placés sous des verres violets avaient en deux mois gagné *trente-deux livres* de plus que d'autres cochons placés sous des verres blancs. Enfin, un jeune taureau, malingre et chétif, ayant été mis dans les mêmes conditions, était déjà beaucoup mieux au bout de quelques jours; quatorze mois après, il était devenu, sous l'influence de la lumière violette, un des plus beaux types de son espèce.

Il y a là d'utiles applications à faire au traitement hygiénique de l'anémie, de la chlorose et même de la phthisie, car on guérit tout poitrinaire que l'on parvient à engraisser. Si je pouvais traiter à ma guise des enfants et même des sujets de tout âge d'une faible constitution, je leur ferais passer la journée dans des serres recouvertes de verres violets. Il est clair que ce procédé réussit d'autant plus vite que le malade est plus jeune. Si ces faits étaient plus connus, que de familles riches ou nobles feraient bénéficier leurs rejetons faibles, lymphatiques, décolorés, etc.,de la bienfaisante influence de la lumière violette. Pourquoi ne pas construire, sur le toit des maisons de nos villes, des pièces recouvertes de verres violets, puisqu'on y établit des ateliers de photographie en majeure partie recouverts de verres bleus, uniquement dans le but d'avoir des portraits plus doucement teintés et plus harmonieusement ombrés? Par parenthèse, ces verres bleus exercent une influence favorable, mais moins que les verres violets. Je ne quitterai point la lumière violette sans signaler une dissertation intéressante : H. Hœser. *De radii Lucis violacei vi magnetica ;* Ienæ 1832, in-4°.

Dans les pièces où se tiennent les enfants, et en particulier dans leurs chambres à coucher, on doit, si l'on veut favoriser leur développement, veiller à la couleur des rideaux. Jamais la lumière ne doit être interceptée par des rideaux jaunes, qui arrêtent les rayons chimiques dont l'action est la plus salutaire au point de vue de la santé. Il va sans dire que je recommande fortement les rideaux violets. J'accepte les étoffes bleues. Je déconseille le vert, car, s'il repose la vue, il est très-peu favorable au développement des êtres organisés. Enfin je ne saurais trop répéter : *Jamais de jaune!*

Au point de vue de la conservation de la vue, il faut tenir grand compte de la couleur : le bleu, le violet, le vert fatiguent beaucoup moins les yeux que le jaune, l'orangé et le rouge. C'est le blanc qui est le plus nuisible aux organes visuels. On connaît les effets fâcheux pour les yeux de la réflexion de la lumière sur le sable, sur la neige et sur les murs blanchis à la chaux, surtout quand le soleil rend ces surfaces éblouissantes.

Les verres colorés sont souvent utiles pour préserver les yeux de l'excès de lumière et contribuent à la conservation de la vue, mais ils sont nuisibles aux presbytes, qui ont besoin de beaucoup de clarté. On ne doit employer que deux teintes, le *bleu noirâtre* ou *teinte neutre* atténue la lumière sans causer de fatigue ni l'apparition de la couleur complémentaire. On doit le préférer pour les appartements, dans les pays où le soleil est faible et par un temps gris. Il rectifie particulièrement la lumière jaune du gaz d'éclairage. La teinte *enfumée* (teinte neutre), improprement appelée *teinte fumée de Londres*, doit être adoptée par tous pour tempérer l'éclat d'un soleil éclatant, sauf dans la presbyopie.

L'hôpital Hahnemann.

—

Le 10 avril 1870, jour anniversaire de la naissance d'Hahnemann, les rédacteurs du journal médical l'*Hahnemannisme*

fondèrent dans un des quartiers les plus salubres de Paris, aux Ternes, rue Laugier, 26, l'*hôpital Hahnemann*, fondation libre exclusivement consacrée aux malades pauvres désireux de profiter des bienfaits du traitement homœopathiste.

C'est le premier établissement de ce genre créé en France. Déjà l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie et la Pologne possédaient de semblables fondations. Notre patrie ne pouvait rester déshéritée sous ce rapport.

Dès son inauguration, une souscription fut ouverte pour soutenir et développer le nouvel asile nosocomial. La générosité des amis de l'homœopathie n'a pas cessé de satisfaire aux exigences de cette fondation. Œuvre de science et de charité, on a organisé l'hôpital de manière à atteindre ce double but. Confié à la direction d'un comité médical, il y a les chefs de service, les médecins, des dispensaires et les médecins consultants, en sorte que les malades y trouvent toute la sollicitude qui les entourerait dans leur famille et une sécurité qu'ils ne rencontreraient dans aucun des établissements de l'assistance publique. Comme œuvre de bienfaisance, la fondation est placée sous la surveillance d'un comité protecteur composé d'hommes influents, qui ont pour auxiliaires des membres honoraires et des dames patronnesses. Ces diverses catégories renferment les noms les plus beaux des divers genres d'aristocratie.

Le service est confié aux *Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.* Il est double, comprenant le traitement des malades alités et les dispensaires. Le séjour pour les sujets admis après l'examen d'un des chefs de service est absolument gratuit. Pour recevoir les consultations des dispensaires, qui ont lieu chaque jour, le dimanche excepté, il suffit de s'y présenter.

Depuis son érection, l'hôpital a répondu à de nombreuses obligations. Créé pendant l'épidémie de variole, il a tout d'abord ouvert ses salles aux malheureux atteints de cette maladie. Plus tard, pendant le siége de Paris et les combats contre la Commune, on en a fait une ambulance, et il a reçu les soldats français. Revenu depuis lors à sa première destination,

il a été rendu aux malades civils. On y a traité avec succès les plaies par armes à feu.

Dans le comité médical, le Dr Delavallade (d'Aubusson) est un des présidents d'honneur : digne hommage à un des plus respectables doyens de l'homœopathie française. Le Dr Léon Simon père, auteur de tant de publications et de traductions utiles, est chef de service et secrétaire général des comités. Parmi les médecins-adjoints, on remarque le Dr Léon Simon fils, qui marche honorablement sur les traces de son père et de son aïeul. Le vice-président est le Dr Boyer, chirurgien habile, ce qui ne l'empêche pas d'être profondément instruit en matière médicale pure.

Les étudiants en médecine et les docteurs qui veulent aller s'assurer au lit des malades de la supériorité de l'homœopathie, n'ont qu'à visiter l'hôpital Hahnemann. Ils y voient comment on choisit le remède le mieux approprié à l'ensemble des symptômes offerts par chaque individu souffrant, ce qui vaut mieux que la nosologie et surtout que les autopsies. Il est à souhaiter que la province soit bientôt dotée d'établissements de ce genre, et que le service médical y soit confié à des homœopathes aussi consciencieux que ceux de l'école hahnemannienne. La nosologie est une belle et bonne chose et l'arbitraire dans cette science offre des dangers incontestables ; mais il faut subordonner toutes les sciences médicales au but suprême de la guérison. La nosologie peut servir d'auxiliaire pour atteindre ce but, mais elle ne saurait être prise pour guide sans faire rétrograder l'*art médical*. On peut même affirmer qu'il n'y a que les homœopathes exacts dans l'étude des médicaments qui puissent utiliser complétement les progrès de la nosologie. Si J.-P. Tessier a exposé de belles lois générales, c'est au Dr Bazin que revient l'honneur d'avoir bien décrit les maladies constitutionnelles, d'avoir dressé la chronologie de leurs manifestations cutanées, et d'avoir indiqué un grand nombre de leurs localisations successives. Qui a fait profiter l'homœopathie de ces idées neuves et fécondes ? C'est un adepte de la méthode de Bœnninghaüsen,

c'est le Dr Boyer, dans sa belle monographie des *ophthalmies scrofuleuse, herpétique et rhumatismale.*

Les principales ressources pour faire face aux dépenses de l'hôpital Hahnemann, sont un concert annuel, les dons volontaires et les souscriptions. Le chiffre des souscriptions n'est point limité ; on sollicite la charité, mais on ne la taxe pas. La somme la plus minime est accueillie avec une entière reconnaissance.

Les fondateurs de l'hôpital Hahnemann font appel à la générosité des amis des pauvres malades et de tous ceux qui veulent le progrès en médecine. On peut envoyer les offrandes à M. le Dr Léon Simon, rue Saint-Lazare, 54, à Paris.

Adhésions.

L'ancienne loge du Change, à Lyon, portait au fronton cette devise inspirée par Cicéron : *Virtute duce, comite Fortuna.* On pourrait donner une devise analogue : *Charitate duce, comite scientia* (La charité pour chef, la science pour compagne), au *Propagateur du Var*, œuvre fondé au profit des pauvres. Dans cette revue encyclopédiqne, le directeur, M. D. Rossi, polygraphe qui a dépensé son érudition dans cent monographies remarquables, a inséré dans une *bibliographie* cette appréciation de notre revue :

NOUS SOMMES TOUT A TOUS. Notre savant collaborateur et ami, M. A. Peladan, a fondé à Nimes une Revue, véritable joyau sorti de l'écrin de la science. Las des luttes stériles sur le terrain ingrat de la politique, il s'est replié dans le sanctuaire d'Hygie, dont il est le digne interprète ; et d'un accent empreint d'amertume, mais mâle et sonore, il s'est écrié :

Qu'irais-je faire encor dans la bruyante enceinte
Où mentent sans pudeur tant de nains tracassiers ?
La palme du triomphe est un rameau d'absinthe.
Pourquoi combattre seul ? Dételons nos coursiers.

Il nous serait difficile de relater, sans dépasser les proportions de notre article, avec quel talent et quelle sûreté d'obser-

vation, il expose sommairement l'idée de la médecine à laquelle il s'est voué, détermine les propriétés des substances et les différents cas où elles sont exclusivement applicables. « Chez vous l'intuition est grande et vous possédez essentiellement cette faculté mystérieuse qui se nomme diagnostic chez le médecin et révélation chez le poète, » lui a écrit un homme supérieur, M. J. S...

— Un praticien dont les articles ont reçu l'honneur d'être traduits en anglais dans des journaux américains d'homœopathie, nous écrit :

« Quoiqu'on en dise, l'homœopathie fait tous les jours des progrès, et votre publication sera d'un secours immense pour les jeunes médecins qui voudront l'expérimenter. Les commencements sont bien difficiles, surtout lorsqu'on est abandonné à soi-même et qu'on a l'esprit imbu des doctrines allopathistes... J'en sais quelque chose ».

— Un esprit éminent versé dans la philosophie cabalistique ne craint pas de nous dire :

« Ce que vous faites, je l'ai rêvé longtemps, pour un homme de votre profession, assez éclairé pour comprendre, ainsi que vous le faites, toute l'utilité qu'on trouve en appliquant à la médecine ces sciences occultes que la plupart des allopathes dédaignent, faute de connaître leur côté sérieux et licite.

» En lisant les premiers articles d'une œuvre à laquelle je m'associe pleinement comme pensée, une des appréciations qui ont été faites touchant votre avenir m'est revenue en mémoire: « Il peut être, suivant qu'il le voudra, le plus grand *Caglios-* » *tro* ou le premier médecin de son siècle » ! — Je vous crois et vous vois dans la seconde voie.

» Une œuvre que j'ai beaucoup appréciée, c'est la polarité des médicaments. Je trouve la donnée d'autant plus juste que l'homme étant, dans les différentes parties de son corps, plus ou moins influencé par la puissance de chaque astre, tel ou tel remède doit agir plus ou moins sûrement, selon que ce dernier est plus ou moins en rapport planétaire avec la partie malade ».

Cet éloge résume tout. Mais pour sa seconde livraison de février, sans aborder la pratique de la médecine, nous avons deux points du plus piquant intérêt à relever : le portrait graphologique que L. Mond se trouve avoir fait de notre savant médecin, sans l'avoir jamais ni vu ni connu autrement que par son écriture. De l'aveu de M. Peladan, c'est une peinture achevée.

L'autre partie concerne la *dualité polaire* ou symétrie céphalo-coccygienne. Vicq-d'Azyr et plusieurs autres, à la tête desquels il faut placer le Dr Foltz, professeur d'anatomie à Lyon, ont été les précurseurs de l'homœologie des organes splanchniques. Mais il était réservé au regard d'aigle de notre jeune médecin de découvrir la grande loi d'après laquelle tout médicament agit d'une façon analogue sur les organes homœologues des deux pôles de l'organisme.

Une publication marquée au coin de la nouveauté et de la science ne pouvait manquer de conquérir d'innombrables sympathies dans le public, et plus de cent médecins ont souscrit à une œuvre aussi bienfaisante qu'instructive.

Nous dirions un mot de son incomparable thèse pour le doctorat, thèse qui a trouvé tant d'échos dans le corps médical, si le sujet n'était pas spécialement réservé au cabinet et aux oreilles discrètes du médecin.

A un littérateur âgé de treize ans (1)

(Adrien Peladan fils.)

Ami, si je savais écrire
Aussi bien que tu sais chanter,
Sans craindre un revers de satire,
Je te dirais : « Mon cœur t'admire,
Et je viens te complimenter. »

(1) Parmi les médecins poètes, on ne saurait trop remarquer J.-B.-Claude Pourrat, interne et lauréat des hôpitaux, docteur en médecine, membre de la société de médecine et de chirurgie pratique de Gannat, et auteur de *la Mission du mal, fragment philosophique* (1857),

Ah! qu'aujourd'hui cette ignorance
Me fait rougir du temps perdu !
J'applaudis à ton éloquence,
Mais grâce à mon imprévoyance,
Ton éloge m'est défendu.

Je déchiffre dans mon volume
Tous les mots d'un vulgaire emploi,
Mais cette charmante coutume
De babiller avec sa plume,
Je ne l'ai pas! on rit de moi!

J'ai couvert de ronds et de barres
Une rame de papier gris.
Les gros pâtés n'y sont point rares;
Mes jambages sont si bizarres!
Azor lui-même en est surpris.

A quoi me sert, au bout du compte,
De me noircir ainsi les doigts ?
A nos voisins papa raconte
Que je devrais mourir de honte...
Je ne fais rien depuis deux mois.

J'ouvre une bouche épouvantable
Quand il faut prier ou compter,
Quand il faut réciter ma fable,
Ou qu'on me dit, le soir, à table,
De grignotter sans caqueter.

où sont résumées les idées de Frédéric Bastiat, et de *Souvenirs et rêveries,* (édition corrigée, 1859). Je n'hésite pas à affirmer que nul n'a fait les *enfantines* aussi bien que lui. Il faut les chercher dans les premiers volumes de la *France littéraire*, de Lyon, ainsi que ses belles études sur les *Grands Ministres français*. J'ai donné, dans la revue précitée, t. I, 1856-57, une *Histoire poétique des fleurs*. Ce travail lui inspira les vers ci-joints, qu'il mit sous le nom de son jeune fils.

Je bâille encore davantage,
Quand, sur un signe paternel,
De mon futile barbouillage
Il me faut remplir une page
Trois fois plus grande qu'un missel.

Cet alphabet si plein de charme,
Ce vil cahier si mal tracé,
Contre lequel je me gendarme,
T'ont-ils coûté plus d'une larme ?
Mais t'en voilà débarrassé !

Tu lis déjà comme ta mère ;
Tu nous écris si gentiment,
Parfois aussi bien que ton père !
Et tu promets, chacun l'espère,
Autant de cœur que de talent !

Je suis trop jeune pour te suivre,
Mais je prétends me réformer ;
Et quand j'aurai fini mon livre,
Si jusque-là Dieu me fait vivre,
J'irai te voir pour mieux t'aimer.

Alexis POURRAT.

Ebreuil, 13 juin 1858.

Mon Abécédaire

A mon ami ADRIEN PELADAN fils.
1859.

Maudite lecture,
Bonne pour les vieux !
J'en ai, je vous jure,
Par dessus les yeux.
Ah ! si j'étais maître,
Ce livre en cornet
Roulerait peut-être
Dans le cabinet...

C'est mon trouble-joie,
Mon épouvantail.
Dès qu'on le déploie
Comme un éventail,
Tout mon corps se couvre
D'un nuage d'eau,
Et ma bouche s'ouvre,
Ronde comme un O !

On a beau me dire
Que Paul est heureux
D'écrire et de lire
Une heure sur deux ;
Sa paupière humide
Prouve par malheur
Qu'il ne s'y décide
Jamais de bon cœur.

Livre abominable
Qui nous fait pleurer !
Suis-je donc coupable
De lui préférer
Mon polichinelle,
Mon accordéon,
Mon moulin-crécelle,
Tout mon panthéon ?

Oui, plus je feuillette
Ce livre assommant,
Plus je deviens bête,
Grognon et méchant.
Il me rend maussade,
Me fait enrager,
Et je suis malade
Rien que d'y songer !

Alexis Pourrat.

L'homœopathie vétérinaire.

—

L'art vétérinaire est un de ceux qui importent le plus à la prospérité publique ; il intéresse essentiellement le bien-être de l'homme et touche à toutes les questions d'économie sociale. Qu'un peuple soit pasteur, agriculteur ou industriel, il lui faut des animaux domestiques, pour en faire des serviteurs dévoués, des auxiliaires puissants ou de grandes sources d'alimentation. C'est Dieu qui a donné à l'homme les *animaux domestiques* proprement dits, et le roi de la création, après l'étude de lui-même, ne trouve pas d'objets plus dignes de ses soins que les êtres qui lui fournissent les matériaux de sa nourriture, de ses vêtements, de tant d'objets utiles ou agréables. Bien plus que tant d'industries qui alimentent le luxe et les plaisirs des sociétés en décadence, ils importent aux richesses d'un état. Avec l'agriculture, à laquelle leur conservation et leur multiplication se montrent indissolublement liées, ils sont la première richesse d'une nation ; sans eux point de force ni d'indépendance. Les épizooties qui régnèrent en France, pendant le XVIIIe siècle, détruisirent, en moins de quarante années, plus de dix millions de bêtes à cornes. Perte immense, qui peut s'évaluer à plus de deux cent millions de francs, si l'on réfléchit que, dans le nombre des victimes, se trouvait au moins une moitié de femelles, qui auraient servi efficacement à la propagation de l'espèce ; perte presque incalculable, si l'on tient compte de la stagnation qu'elle a causée dans le mouvement commercial, de l'obligation où elle nous a mis de recourir à l'étranger et enfin de la hausse qu'elle a causée dans tant d'industries diverses. Au sein des campagnes, la mort ou quelque longue maladie des animaux domestiques peut entraîner la ruine totale des familles.

Dans les temps primitifs, les jeunes pasteurs ou les propriétaires consultaient l'expérience des anciens pour le soin des

bestiaux. Le traitement des animaux malades était confié aux plus vieux des bergers, *veteris pastoribus*, d'où est venu le nom même de vétérinaire. Cet art a toujours été plus rapproché de la nature, plus *homœopathiste* en un mot, que la médecine humaine, où les théories galéniques ont tant égaré la raison. Que veut le propriétaire d'animaux malades ? Leur prompte guérison et non pas des théories sur leur traitement. On s'est donc toujours adressé de préférence à des *spécifiques*, et il est telle époque où le sort des bêtes malades était bien préférable à celui des victimes d'hôpital.

Plusieurs vétérinaires homœopathes m'ont engagé à accorder une place à la thérapeutique des animaux domestiques. J'y étais résolu d'avance. Les médecins ont beaucoup à apprendre en expérimentant sur les animaux, et les vétérinaires gagnent énormément à étudier la médecine humaine. Les sciences comparées sont les plus philosophiques et partant les mieux éclairées. Je vais plus loin : il m'est démontré que les questions ardues sur les hautes puissances et la répétition des doses ne pourront être tranchées par des statistiques concluantes, qu'en expérimentant sur les animaux. Sur eux, nous pouvons nous mettre dans des conditions de liberté absolue. Chez l'homme, la conscience oblige chaque praticien à suivre ce qu'il présume le plus sûr, mais tout procédé compte des guérisons. Aussi l'homœopathie, au point de vue de la doctrine, est manifestement enrayée, et ce n'est certes pas l'école nosologique qui lui fera reprendre sa marche progressive, car, de quelque éloquence nosographique qu'elle déguise sa faiblesse en thérapeutique, elle n'est et ne saurait être qu'un retour à la *cure du nom* et à la *médecine du symptôme*.

L'homœopathie appliquée aux bestiaux obtient de si beaux succès, qu'elle est un des moyens les plus efficaces de gagner des adhérents à notre école. Voyez le Wurtemberg, tous les vétérinaires y sont homœopathes ! On doit regretter qu'on n'ait pas fondé en France un journal d'homœopathie vétérinaire. Il est vrai qu'il faudrait y mettre des articles à la portée de tous, car

les vétérinaires de notre école ne sont pas assez nombreux chez nous pour soutenir une publication. Dans cette condition, la plupart des médecins de la capitale seraient hostiles à cette utile manière de propager l'homœopathie, car ils font une opposition systématique à tout ce qui tend à mettre certaines connaissances pratiques à la portée de tous les amis du progrès en médecine.

Voici un exemple de la supériorité de l'homœopathie pour le traitement des animaux : Dans le cas de distension gazeuse de la panse chez les ruminants, par suite de l'abus de certains fourrages et notamment du trèfle mouillé, on a souvent glorifié le procédé qui consiste à administrer une grande quantité d'ammoniaque ou à tenir fermés la bouche et le nez de la bête à cornes, afin de provoquer des éructations et partant l'évacuation des gaz. Nous remplaçons ces procédés, avec plus de certitude et d'utilité, par une petite dose de *colchicum autumnale*, qui sauve les bestiaux et rend inutile la cruelle opération du trocart.

L'art vétérinaire classique honore la mémoire de Soleyse et de Bourgelat. Nous devons de plus grands hommages au célèbre vétérinaire *Lux*, qui appliqua le premier la méthode hahnemannienne au traitement des animaux malades. Malgré la difficulté de développer cette partie importante de notre art, il obtint un grand succès, une clientèle immense et jouit dans toute la Saxe, auprès des partisans des doctrines les plus opposées, d'une réputation d'habile praticien. On lui doit la publication d'un journal mensuel de médecine vétérinaire homœopathique : *Zooiasis*. Il possédait la pharmacie la plus riche peut-être de son temps. Enfin, sa plus grande gloire est d'avoir mis en lumière une loi complémentaire de celle de l'homœopathie, celle de l'*isopathie* ou *médecine par les identiques* : *æqualia æqualibus curantur*. Cette idée féconde a laissé quelques agents thérapeutiques précieux, mais elle n'a pas assez fixé l'attention des médecins. Il est cependant vrai que l'isopathie, dans les cas où il est possible de l'appliquer, surpasse en

efficacité l'action des remèdes les plus *similaires.* Aucun traitement de l'*anthrax* ou charbon des animaux n'a donné d'aussi magnifiques résultats que l'administration d'*Anthracinum.* L'isopathie promet des merveilles, particulièrement pour la préservation des maladies. En effet, l'*isoprophylaxie* est beaucoup plus sûre que l'*homœoprophylaxie.* Dans bien des cas, l'*isoprophylaxie* peut même donner une immunité absolue vis-à-vis d'une espèce morbide bien déterminée. Le *semblable* est nécessairement contingent dans ses résultats. Je reviendrai sur tous ces points, comme ils le méritent, en donnant des preuves à l'appui de mes assertions. Pour le moment, en présence de l'épidémie de variole qui menace tant de villes, j'observerai que le meilleur remède prophylactique et curatif de la variole, c'est *variolinum.* Une longue expérience de son efficacité bien reconnue fait employer *vaccinium.* D'ailleurs, on a peur de l'isopathie et on craint d'en appliquer la méthode. Il est pourtant vrai que *variolinum*, qu'on peut donner comme je l'ai dit pour *vaccinium*, préserve plus sûrement, de même que l'inoculation de la variole, qu'on a justement abandonnée à cause de ses suites souvent mortelles, était plus sûre que la vaccination. Ceux qui auraient des soins à donner à un varioleux peuvent le sauver en général en lui donnant *variolinum* *30*ᵉ, une cuillerée toutes les trois heures. Cependant, s'il y avait complication de gangrène, comme *variolinum* pris à une variole commune n'atteint pas cette forme maligne, *Arsenicum* serait d'un grand secours.

(*A continuer.*)

La saveur et l'odeur des dilutions hahnemanniennes.

—

Ma famille a eu, à Lyon, une domestique qui pouvait reconnaître à la saveur les médicaments homœopathiques. Un jour,

je lui administrai une potion où j'avais fait dissoudre deux ou trois globules extrêmement petits d'une deux-millième dilution de *Sulphur*, excellemment préparée, et qui avait été employée par Des Guidi. Cette personne était forte et atteinte d'une légère affection ne changeant rien à sa vie active. Elle n'eut pas plutôt mis dans sa bouche la première cuillerée de la potion, qu'elle s'écria : « Ah ! monsieur, il me semble que ma bouche est pleine de soufre ! »

Ce fait me frappa et me porta à recueillir les observations du même genre. On lit dans : *Recherches sur l'homœopathie ou théorie des analogues*, par le Dr J.-A. d'Orozko, 1839, in-8°, p. 147, en note : « Plusieurs personnes malades apprécient parfaitement et distinguent le goût des médicaments homœopathiques, à la 30e dilution, ou du moins en sentent les différences. Je connais quelqu'un qui, par odorat, peut reconnaître tous les métaux sans les toucher : or, argent, cuivre, zinc. — Une dame ayant pris un globule de soufre à la 30e dilution, son mari et toutes les personnes qui l'entouraient ont reconnu cette substance par l'odorat ; car, pendant plusieurs jours, sa transpiration sentait tellement le soufre, qu'il était impossible de ne pas s'en apercevoir. »

Le Dr Mure (Doctrine de l'école de Rio de Janeiro, p. IV à V) signale « l'odeur du soufre développé dans les mains d'un malade par une trentième dynamisation de Sulfur ».

J'ai vérifié que les globules des premières dilutions de *Phosphorus*, y compris la 6e, préparés par la pharmacie homœopathique de Bâle, en Suisse, exhalent une odeur de phosphore sensible pour tout odorat normal. J'ai un tube de la 6e dilution décimale de Phosphorus, venu de la pharmacie de feu G. Weber, à Paris. Je l'ai fait vainement flairer à des odorats subtils : il n'a point d'odeur. D'où vient cette différence avec les dynamisations de Bâle, dont la senteur m'a été attestée par plusieurs homœopathes de Lyon, de sorte qu'on ne peut la révoquer en doute ? Il serait intéressant de savoir si quelque particularité dans le *modus faciendi* ne détermine

pas le développement de l'odeur ou du moins sa persistance à travers plusieurs dynamisations ?

Voici un des symptômes de la pathogénie d'*Allium sativum* avec une note du Dr Teste (*Systématisation*, p. 583) : « Saveur chaude dans la bouche, provenant de la gorge, et rappelant distinctement la saveur de l'ail, immédiatement après avoir pris le médicament, persistant toute la matinée, et revenant, après le déjeûner, au point de provoquer la salivation. » — « Cette sensation singulière avait lieu chez moi d'une manière si prononcée que, expérimentant un jour l'*alumine* sur moi-même, et ayant pris par mégarde des globules d'*ail*, *à la sixième dilution*, au lieu de globules d'*alumine*, je reconnus tout de suite, et *à la simple saveur du médicament*, la méprise que je venais de commettre. Il me fut d'ailleurs facile de vérifier le fait, le tube contenant les globules d'*allium* n'ayant pas encore été replacé dans sa case. »

Le Dr J.-H.-P. Frost a publié d'intéressantes remarques sur les hautes dilutions dans : *The Hahnemannian Monthly*, janvier 1869, p. 283. J'en extrais l'observation I : « Mlle S..., âgée de soixante ans, fait une chute du haut d'un escalier assez élevé, le 3 novembre. L'escalier était recouvert d'un tapis ; malgré cela, il n'en résulte pas moins une contusion grave à la tête, du côté gauche, près du sommet, avec coupure faite par le fragment d'un plat que Mlle S... tenait à la main. Sous l'influence de l'*Arnica* administré intérieurement et extérieurement, Mlle S... put le surlendemain même de sa chute s'asseoir sur son lit et recevoir ses amis. L'effort avait été trop fort pour elle, et dans la soirée de ce même jour, elle fut plus souffrante, la nuit fut plus agitée. A ma visite du lendemain, je trouvai Mlle S... incapable de s'asseoir et même de soulever sa tête de dessus l'oreiller ; le moindre mouvement provoquait des maux de cœur et même des faiblesses. La tête était très-douloureuse, sensible au toucher ; la malade était fort effrayée.

» En ayant plus d'égards pour les symptômes existants que pour la chute, et aussi en prévision d'un épanchement que je

craignais, je donnai la *bryone* 200e. C'était le 6 novembre.

» Le 7, la malade me parut un peu mieux, ayant passé une meilleure nuit ; elle avait moins de fièvre et moins d'excitation nerveuse. En consultation avec le Dr Delwiler, il fut décidé que la *bryone* serait continuée toute la journée, mais que le soir, on reviendrait à l'*arnica*, à moins que la malade ne fut dans un état tout-à-fait satisfaisant.

» En raison de cette décision, je donnai le soir même *Arnica* 200e, dans de l'eau.

» Le 8, Mlle S... déclara que le dernier médicament l'avait soulagée immédiatement et d'une manière si sensible, qu'elle avait pu en *apprécier le goût* (*toste it*), ce qui ne lui était jamais arrivé avec aucun médicament homœopathique. Elle avait mieux dormi ; elle pouvait soulever sa tête avec le secours de ses mains, et son esprit était plus calme.

» *Arnica* suffit à la guérison. »

Voici une note intéressante du Dr A. Chargé : « Le sens du goût se révèle exceptionnellement chez certains malades avec une finesse extrême dont personne ne peut se faire une idée. J'ai, pendant plusieurs années, donné mes soins à un malade qui ne prenait jamais une cuillerée à café d'une solution de quelques globules de café 6e ou de camomille 30e, sans me nommer à l'instant le médicament et sans jamais se tromper. — Une dame octogénaire se plaignait toujours du mauvais goût des médicaments homœopathiques ; pendant le choléra, malgré elle, je lui déposai sur la langue 3 globules de *Cuprum* 30e, en lui donnant l'assurance que cette fois elle ne sentirait rien ; deux minutes plus tard, elle m'adressait un vif reproche en ces termes : « Ah ! monsieur, pire que jamais ! C'est comme si vous m'aviez mis un gros sou dans la bouche ! » (Bibliothèque homœopathique, 2e année, 1869, p. 124).

Ces faits ne sont pas tellement rares que chaque homœopathe ne puisse en recueillir dans sa pratique. Ils méritent une sérieuse attention, car ils montrent dans nos dynamisations les

propriétés à peine étudiées que le frottement développe dans les corps atténués indéfiniment.

La Thèse doctorale *de M. Adrien Peladan fils.*

—

Un homœopathe distingué, M. le Dr Geens, qui est spécialement chargé de la *Revue des journaux américains*, dans la *Revue homœopathique belge*, a mis dans la publication, précitée (Juillet, pages 122 à 125), la bibliographie suivante :

« *Traitement homœopathique de la spermatorrhée, de la prostatorrhée et de l'hypersécrétion des glandes vulvo-vaginales* (1). — Tel est le titre que le Dr Adrien Peladan fils a donné à sa thèse pour le doctorat en médecine, qu'il a bien voulu nous faire parvenir. Cette monographie est une étude très-complète et très-sérieuse des affections dont elle s'occupe. Elle embrasse parfaitement tout l'historique de la question, en la soumettant à un esprit sage et critique. Les considérations nouvelles dont il accompagne l'hypersécrétion des glandes vulvo-vaginales sont dignes des méditations de tous les praticiens. L'auteur ne craint pas d'assimiler son action déprimante sur l'organisme de la femme aux suites funestes de la spermatorrhée chez l'homme.

La partie thérapeutique de la thèse est, au point de vue de la doctrine homœopathique, un véritable chef-d'œuvre d'érudiction ; elle prouve, jusqu'à l'évidence, combien notre doctrine possède de ressources contre une affection que la vieille école considère à juste titre comme une des plus inacessibles à ses moyens internes et dont elle a abandonné exclusivement le

(1) Beau volume grand in-8°, de XIV-98 pages. A Nimes, chez l'auteur, rue de la Vierge, 10. 2 fr. 50 c. franco par la poste pour la France et l'étranger. Il reste peu d'exemplaires.

traitement aux procédés chirurgicaux. Il nous serait impossible de citer tous les médicaments dont l'auteur démontre l'action homœopathique dans différentes circonstances particulières : ce serait à coup sûr nous exposer à diminuer de beaucoup l'intérêt que présente ce travail, dont nous recommandons vivement la lecture à tous les disciples d'Hahnemann. Nous sommes persuadé qu'ils y trouveront largement de quoi les dédommager de leur peine, en y puisant des connaissances sérieuses et utiles aux malheureux atteints des affections dont s'occupe l'auteur.

» Dr. GEENS ».

Le vin et l'opium.

—

Un des arguments les plus forts en faveur de la loi des semblables, c'est que les médicaments qui neutralisent réciproquement leurs effets sont similaires. Les agents que l'allopathie appelle *antidotes* ou *antagonistes* sont réellement des *homœodotes*. Ainsi le vin et l'opium sont homœodotes l'un de l'autre. L'antiquité guérissait l'ivresse par l'administration de l'opium ou de la thériaque. Les effets de l'opium ont les plus grands rapports avec ceux du vin : on a comparé l'ivresse opiacée à l'ivresse alcoolique et un homme ivre de vin ressemble à un homme empoisonné par l'opium.

Un homme ivre au plus haut degré présente le visage d'un rouge foncé, souvent dégouttant de sueur ; les yeux hagards, la perte de la parole avec mouvements convulsifs autour de la bouche, des spasmes, la respiration bruyante et ronflante et d'autres symptômes de ce genre. On retrouve de la façon la plus évidente tous ces symptômes dans les effets du jus de pavot. Comme une forte ivresse amène fréquemment la mort par l'apoplexie, on doit écarter ce danger en dissipant l'intoxi-

cation alcoolique par l'administration, répétée tous les quarts d'heure ou toutes les demi-heures, d'une cuillerée d'eau où l'on a dissous quelques globules d'*opium 30e dilution ou mieux 200e* (1).

On me saura gré de tirer de l'oubli la preuve la plus frappante que le vin neutralise l'opium et peut sauver les amateurs d'opium qui sont privés subitement de cette substance. Quand on fait usage d'un poison, chaque dose sert d'*isodote* à la précédente : vient-on à en cesser l'usage subitement, on ressent un véritable empoisonnement chronique. C'est ce qu'on observe chez les fumeurs, les buveurs d'absinthe, etc., qui rompent brusquement avec leur habitude. Voici le petit chapitre, digne d'un gros commentaire, que Christophe de Lacoste (Acosta) a consacré à l'opium, dans son *Traité des drogues et médicaments qui naissent aux Indes* (p. 355 de l'*Histoire des drogues*, etc., publié par Colin, Lyon, 1602) :

« L'usage de l'opium est fort commun entre les africains et les peuples de l'Asie, et sont tellement accoutumés d'en user, qu'ils ne s'en peuvent abstenir sans un apparent danger de leur vie. Je l'ai appris par expérience, lorsque je m'en retournais en Portugal par la mer indienne, car il y avait dedans ce même vaisseau plusieurs esclaves, entre lesquels était un turc natif d'Aden, et quelques autres, tant persans, arabes que turcs, qui avaient apporté secrètement avec eux de l'opium, duquel ils avaient usé en fort petite quantité, comme si ce fut été quelque médicament, à cause qu'ils n'en avaient pas en abondance. Après qu'ils l'eurent tout mangé, ce turc natif d'Aden me dit : « Toi, qui as la charge de la guérison des malades en ce vaisseau, sache que si tu ne donnes à moi et à

(1) La fièvre qui suit l'ivresse se déclare souvent après coup et peut agir comme moyen de salut spontané. Elle cède en général à *Aconitum*, auquel on doit quelquefois préférer *Belladona* ou *Stramonium*. Voilà, en peu de mots, les moyens fort simples de ramener un homme enivré à l'état normal, en le préservant de tout danger.

mes compagnons de l'opium, que nous ne serons pas en vie dans deux jours. » Comme je lui eus répondu que je n'avais point d'opium, il me répliqua : « Le seul remède doncques de nous pouvoir délivrer qui sommes accoutumés de manger de l'opium, est que tu nous donnes tous les matins à un chacun de nous un verre de vin pur, encore que cela nous soit fort difficile et ennuyeux, à cause qu'il est contraire à notre loi; mais d'autant que de ce remède notre vie dépend, il le faut supporter de nécessité. » Doncques, selon que cestui-ci m'en dit, je leur donnai à un chacun du vin, et furent guéris en moins d'un mois; de là en avant ils ne voulurent plus goûter du vin, et le défaut d'opium ne leur nuisit point, l'usage duquel leur était discontinué. Ains comme du depuis je leur voulus donner de l'opium et du vin, ils n'en voulurent ni de l'un ni de l'autre. » Voilà un curieux récit émanant d'un médecin véridique. Toutes les lois de l'homœopathie pourraient être corroborées par des citations puisées dans les vieux auteurs.

La contagiosité des dynamisations hahnemanniennes.

Je vais livrer à la publicité une découverte tellement étonnante que nul homœopathe n'a encore osé la divulguer en dehors du tête à tête le plus intime, quoiqu'il s'agisse d'un fait soumis à des vérifications réitérées par des hommes très-sérieux, notamment par les homœopathes de Genève, qui publiaient dans cette ville la *Bibliothèque homœopathique*. Ces praticiens n'osèrent pas lancer dans la mêlée médicale l'importante remarque qu'ils avaient faite sur une propriété encore inconnue des préparations hahnemanniennes. Ils se contentèrent d'en informer quelques amis et de leur en assurer la certitude. Un digne homœopathe, qui tenait la chose d'un des expérimentateurs, me l'apprit à Lyon, en 1869. Comme je suis habitué à braver les critiques qui cherchent à arrêter les progrès de l'homœopathie, et que j'écris dans mon journal, je ne

veux pas garder plus longtemps pour moi la propriété la plus surprenante de nos médicaments dynamisés. Cependant, avant de livrer le secret, je veux citer le morceau charmant par lequel Charles Nodier prouve qu'on est bien obligé d'admettre la réalité des récits les plus fantastiques, quand l'expérimentation les confirme.

Voici donc ce qu'on lit dans les réflexions préliminaires du remarquable conte intitulé : *Jean-François les Bas-Bleus :*

» Amenez-moi un homme sans instruction ; mais sûr de lui comme le sont tous les sots, qui a d'accident une paillette de fer dans l'œil : « Mon ami, lui dirais-je, on trouve au mont » Sipyle, dans l'Asie-Mineure (c'est bien loin d'ici), une pierre » extraordinaire qui guérirait sur le champ votre œil malade » et enflammé, si vous pouviez la regarder de près. C'est quel- » que chose de fort mystérieux, et qui ne saurait s'expliquer si » ce n'est parce que Dieu l'a permis de la sorte ; mais il n'y a » que cette pierre qui puisse vous soulager ».

— » Vous me la donnez belle, me répondrait-il en colère, » avec votre pierre du mont Sipyle ! Contes de bonne femme » que cela ! misérable amusette de charlatan !... »

» J'ai supposé que cet homme était sot. C'est déjà plus de la moitié d'un philosophe.

« Le hasard, répondrais-je alors, permet qu'au temps de mes » voyages lointains, j'aie fait enchasser un fragment de cette » pierre dans le chaton de la bague que voici, et nous sommes » en mesure d'éprouver sa vertu.

» J'approcherais alors de l'endroit douloureux la pierre du mont Sipyle, et le corps étranger volerait vers elle, car la pierre du mont Sipyle, c'est l'aimant. L'aimant a des propriétés fantastiques pour ceux qui ne les ont pas essayées. Il en est ainsi de mille autres puissances naturelles, qu'un petit nombre d'hommes connaissent, et d'une multitude infinie de merveilles plus occultes encore que personne ne connaît. »

Après cet exorde, mon cher lecteur, je suis prêt, si cela

vous convient le moins du monde, à vous raconter une expérience extraordinaire où je vous promets de ne rien mettre que de positif. Vous en jugerez comme il vous plaira mais si vous expérimentez, vous rendrez justice à ma bonne foi.

Prenez un tube de globules de sucre de lait. Mettez dans ce tube UN SEUL GLOBULE d'une haute dynamisation d'un médicament quelconque. Au bout de quinze jours environ, *l'unique globule médicamenteux* aura communiqué *toute sa vertu à tous* les globules contenus dans le tube en expérience, et vous pourrez hardiment employer au traitement des maladies tous les globules *infectés* de cette manière par le *contagium* que la trituration et la succussion développent dans nos préparations.

Je conseille de choisir pour cette expérience une haute dynamisation, au plus bas degré la 30e, parce que j'ai découvert cette loi : Un globule médicamenteux communique ses propriétés d'autant plus vite à d'autres globules inertes, qu'il est à une plus haute puissance.

Pour se convaincre de l'efficacité des globules infectés, il convient de faire sa première expérimentation sur un médicament bien familier. Ainsi, nul homœopathe ne peut se méprendre sur l'effet si prompt de l'aconit dans la *fièvre inflammatoire*. Quand on verra, dès la première cuillerée, commencer la détente et la transpiration, on se convaincra vite qu'on donne le *premier être*, la *force latente*, l'*archée*, la *vertu d'aconitum* et non des globules inertes. Il est bon que le globule médicamenteux diffère par le volume ou quelque autre caractère de ceux dans lesquels on le met, afin que, dans les expériences, on donne exclusivement les globules qui n'ont jamais été imbibés par aucune solution médicamenteuse et qui doivent toutes leurs propriétés à leur séjour avec UN globule imbibé d'une substance en haute puissance.

Pour tous les articles : **Adrien PELADAN fils.**

Nîmes. — Imp. P. Lafare, place de la Couronne.



Publications de M. Adrien Peladan fils.

Les livres suivants seront envoyés *franco*, sans augmentation de prix, en France et à l'étranger. On peut payer en mandat postal ou en timbres-poste.

Traitement homœopathique de la spermatorrhée, de la prostatorrhée, de l'hypersécrétion des glandes vulvo-vaginales et des diverses formes de ces affections. 1869 grand in-8° de XIV-98 pages.................. 2 fr. 50 c.

Confirmation de la bible. Traditions sur Adam, Abel, Caïn, Seth et Enos (en collaboration avec le chevalier de Paravey). Contient de curieuses recherches sur l'origine de l'art médical d'après les traditions chinoises. 1866 ; in-8° de 92 pages.. 2 fr

Livres d'homœopathie.

Tous les ouvrages suivants sont envoyés franco en France et en Algérie, si l'on en envoie le montant à la librairie J.-B. Baillière, 19, rue Hautefeuille, à Paris.

HOUAT (L.-T.), de l'île de la Réunion. — *Nouvelles données de matière médicale homœopathique* et de Toxicologie, ou des propriétés physiologiques et curatives d'un certain nombre de substances encore peu connues et peu étudiées en médecine. Poivre cubébe, poivre noir, crapaud commun, curare ; une preuve sur les doses, belladone, robinia, acacia, iodure de potassium, saracène pourpre, vétyver. Paris, 1866-1868, 2 parties in-8°.......................... 5 fr. 50.

Annuaire homœopathique, par Catellan frères, fondateurs à Paris de quatre pharmacies homœopatiques spéciales, membres des sociétés homœopatiques de Paris, de la Haye, de

Palerme, etc., chevaliers de l'ordre de Charles III et de l'ordre d'Isabelle la Catholique. Paris, 1 vol. in-12, d'environ 580 p. 3 f.

CET OUVRAGE COMPREND :

1° Un exposé comparatif des principes et des moyens de l'Homœopathie et de l'Allopathie.

2° Une série d'arguments et de faits qui démontrent la supériorité de la nouvelle doctrine, et constituent des documents à l'usage de ceux qui désirent la propager ou la défendre.

3° La liste générale des Médecins et des Pharmaciens homœopathes de la France et de l'étranger, ainsi que l'indication des Sociétés et des Journaux qui ont pour but le développement ou l'étude de la réforme hahnemannienne;

4° Un coup d'œil sur la marche de l'Homœopathie dans les diverse, contrées du globe, et la statistique des Hôpitaux, dispensaires et autres Etablisssements dans lesquels cette médecine est pratiquée.

(Une nouvelle édition paraîtra à la fin de cette année.)

Nouvelle Pharmacopée homœopatique, ou Histoire naturelle, préparation et administration des doses des médicaments homœopathiques, par le docteur Jahr et Catellan frères, pharmaciens homœopathes à Paris, 3e *édition*, revue et considérablement augmentée. Paris, 1862. In-18 jésus, x-436 p., avec 144 fig. .... 7 fr.

LÉON SIMON. *Conférences sur l'homœopathie*, faites aux cours libres de la Sorbonne. Mai 1869. 1 vol. de 330 p. 5 fr.

CHAUVET (N. M.). *L'Avenir de l'Homœopathie*. Lettres à M. le dr Bretonneau. Paris, 1860. In-8°, de 408 p. . . 6 fr.

— — *Séparément*, les séries deuxième et troisième. Prix de chacune.. 2 fr.

— — *La Médecine officielle au dix-neuvième siècle*, considérée sous le double rapport de l'économie sociale et de l'économie domestique. Lettre à tout le monde. 1861. Paris, in-8° de 48 p.. 1 fr.

PERRUSSEL. (F.). *Guide du médecin* dans le choix d'une méthode pour guérir les maladies aiguës et chroniques, comprenant des études cliniques et thérapeuthiques sur le cancer; suivi d'un mémoire sur la valeur caractéristique des symptômes, par le dr de Bœnninghausen. Paris, 1860, in-18 de XVI-484 p. 3 fr.

Nimes. — Imp. P. Lafare, place de la Couronne.